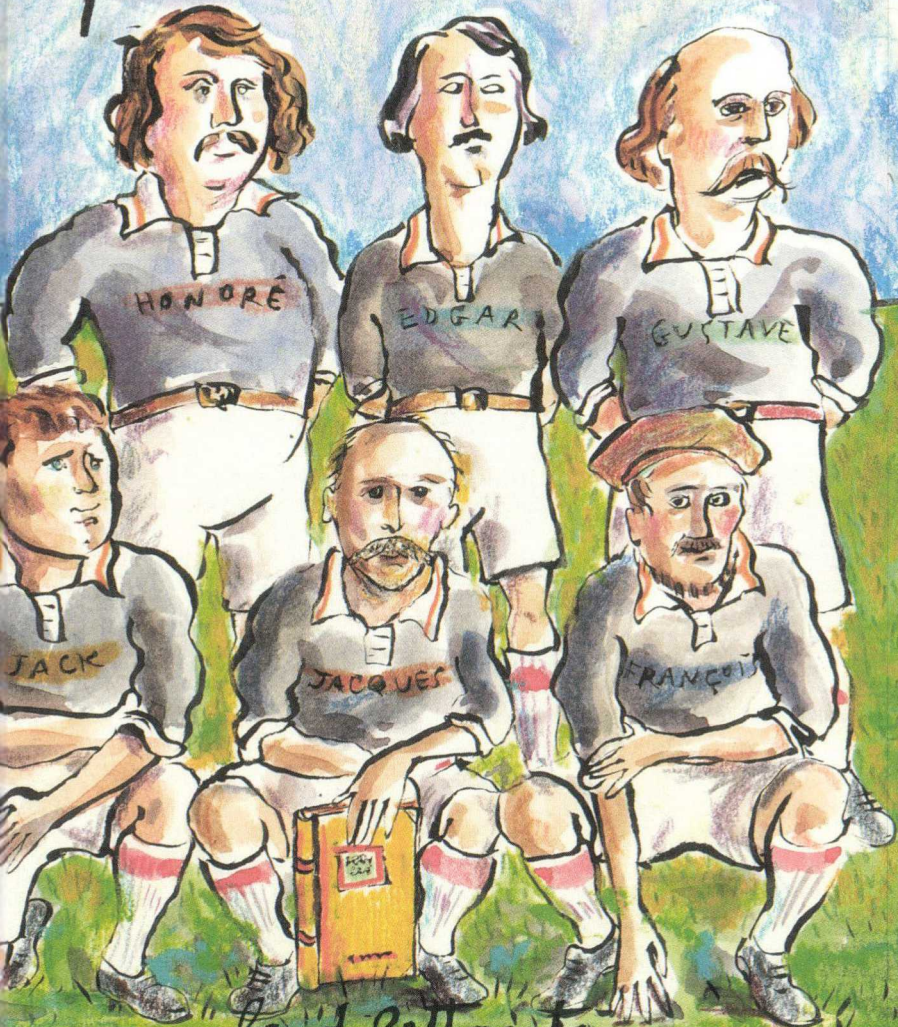


jacques perret

françois, Alfred  
Gustave & les autres...



le dilettante

© 1998 by la publication



Jacques Perret

*François, Alfred,  
Gustave et les autres...*

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6<sup>e</sup>

Couverture : Alice Charbin  
© Éditions Le Dilettante, Paris, 1996,  
pour la présente édition.  
ISBN 978-2-84263-602-9

## *François Rabelais*

On peut trouver Montaigne horripilant, Voltaire écœurant, Racine ennuyeux, Hugo tocard, Gide plat, Montherlant pénible ou Eugène Sue illisible, se sentir Français quand même et passer loyalement pour tel. Peut-être aussi trouverait-on quelques Français pour détester Rabelais, mais ce sont des suspects. Leur répulsion n'est pas vraiment sincère. Ils peuvent avoir l'excuse d'un tempérament incompatible, et encore. Si vous êtes un bilieux doublé d'un crânién, si vous pâissez d'humeur noire et de raison glacée, si la vue seule d'une chopine vous brûle l'estomac, vous dites bien que Rabelais vous agace, mais, au fond de vous-même, vous déplorez de ne pouvoir l'aimer ;

vous lui en voulez comme on en veut au vin blanc de vous donner des aigreurs. Il paraît impossible de concilier une solide hérédité française avec une authentique aversion pour Rabelais.

Grand clerc et grand vivant, homme complet, civilisé exemplaire, François Rabelais est donc français, à ce point civilisé et si bien français qu'il est à la fois universel et intraduisible. Il éprouvait pour les choses de la chair et de l'esprit le même appétit robuste et joyeux qui prend le bon et le bien partout où ils se trouvent. C'est l'un des plus beaux convives de son siècle d'abondance ; il fait honneur à tous les plats du festin mirifique, et, bien lesté de fouace angevine comme de sagesse antique, se montre gourmand de toutes les nouveautés, épices des îles Canarres, expériences de physique, philosophies émancipées, peinture italienne, art militaire, diplomatie européenne, balistique et navigation. Bon gré mal gré, son enfance cléricante et sa jeunesse moïnante lui ont mis en tête les Pères de l'Église, à saturation, et les maîtres de l'École. Il a beau dire et se moquer, voilà un bon apprentissage pour le maniement des idées, un beau bagage au départ quand on est assez costaud pour l'emporter lestement sur l'épaule et continuer sa route, par les grands chemins et les raccourcis, sans dédaigner aucune taverne. Il connaît tous les crus de la Loire. Il

connaît aussi tous les auteurs anciens, les bons et les mauvais, la plupart des plats régionaux, les meilleures blagues d'étudiant et les bonnes farces de village. Il invente avec un égal bonheur une citation de juriste imaginaire et une extravagante recette de hachis. Il a pour amis Érasme et Guillaume Budé, presque tous les beaux esprits du royaume et les bons faiseurs d'andouille. Il suit, avec une passion mêlée de prudence, tous les progrès de son temps et la science téméraire qui défriche à si vive et dangereuse allure. Il enseigne la médecine en chaire et en clinique, dissèque plus ou moins clandestinement les cadavres de pendus, trousse l'énigme et le rondeau, discute le coup sur les vins clarets et les universaux, publie d'excellentes traductions d'auteurs assommants, chose qui le classe honorablement dans l'estime de ses contemporains et doit, à son avis, lui ménager le bon accueil de la postérité. En fin de compte, si la postérité rend un hommage poli au médecin et à l'érudit, c'est au joyeux romancier, frisque et gaulier, impertinent, bavard, torrentueux, terrible et chahuteur, qu'elle a décerné son grand prix. Dans l'intervalle de ses travaux sérieux, et pour gagner l'argent que ne donnent jamais les travaux sérieux, Rabelais fournissait au grand public, sous le pseudonyme d'Alcofribas Nasier, anagramme de son nom, des almanachs facétieux, des gaudrioles po-

pulaires, pastiches, canulars et grosses blagues pour la truanderie bachelière et la clientèle des foires où les gens venaient de loin s'informer des nouveautés de la politique, du commerce et du fait divers, faire provision de drap, de jambons et de plaisantes lectures. Prose alimentaire, di-rions-nous, littérature commerciale, concession au bifteck quotidien. Comme il serait agréable et réconfortant, en notre siècle d'émancipation sociale et de diffusion culturelle, de savoir que le doyen de notre Faculté écrit des feuilletons rigolos à gros tirage, qu'un philosophe éminent vient de publier à deux cent mille exemplaires une plaquette *Des poys au lard cum commento* et qu'un physicien progressiste fait distribuer sur les marchés un opuscule relatif à *La Dignité des braguettes*.

Malgré son ambition pour la littérature savante, malgré sa réputation de médecin d'avant-garde, maître Alcofribas, qui avait une foule de choses à dire, n'a pas tardé à comprendre que cette littérature d'expédient lui ouvrait une carrière inespérée, toute pleine de ressources inouïes. Son copieux bagage de sagesse, livré sans scrupule aux impulsions de sa belle humeur, allait pouvoir se payer une récréation du tonnerre, olympienne et canaille, allègrement vengeresse, universelle et particulière, quintessentielle et farfelue. Il a beau nous dire que tout cela est galéjade, il prend bientôt la



bagatelle au sérieux. La Sorbonne aussi, d'ailleurs. Elle ne lui cache pas que ses fagots sont toujours secs pour les plaisantins de son espèce. Quand il écrit *Gargantua*, postérieur à *Pantagruel*, Rabelais est pris au jeu autant que ses lecteurs. Bien sûr, il s'en défend, par prudence d'abord, à cause du comité de vigilance théologique et des ombrageux scolastes qui ont déjà repéré ce funeste olibrius, par respect aussi à l'égard de sa dignité professionnelle et de ses doctes amis, par coquetterie d'auteur enfin. Mais, quand il veut nous faire croire, dans sa préface, qu'il n'a pas détourné un instant de ses chères études pour l'amusette que voici, et qu'il a dicté *Gargantua* pendant ses heures de repas, je pense qu'il nous met gentiment en boîte, qu'il nous le fait un peu au stomach et nous bourre amicalement le chief. Ses géants l'occupent certainement bien plus qu'il ne juge bon de l'avouer, et, s'il nous interdit, en riant, de les prendre au sérieux, il nous conseille tout de même de les prendre un petit peu au sérieux, ne serait-ce que par jeu. Astucieuse préface. Prière de ne pas affubler *Gargantua* d'allégories subtiles comme Plutarque et Phornute en prodiguent à l'*Iliade*, mais recommandation de rompre l'os et sugcer la substantifique moelle. Il faut faire attention, quand Rabelais mystifie, c'est quelquefois une mystification.

À vrai dire, l'os est bientôt rompu. Jamais satire

ne fut plus loyale ; pas plus de brocards abscons que d'anathèmes hermétiques, l'œuvre n'a pas été composée dans la clandestinité. Le coup de pied au cul est envoyé sans relais, avec un éclat de rire qui devrait mettre tout le monde d'accord. Rabelais a l'âme trop fraîche pour la haine. Le caustique n'est pas son genre, le caustique est même inconciliable avec sa façon d'écrire, qui est à l'opposé de Voltaire. Pourtant leurs ennemis sont souvent les mêmes, mais sa manière de les traiter est d'un chrétien généreux et puissant, d'un intellectuel à sang chaud, d'un homme de foi au sens le plus large. Sa colère a les mêmes éclats que son rire. C'est un géant qui prend les sots et les méchants par la peau du cou et leur pouffe au nez cent mille vérités dans une bonne odeur de vin pinaut.

Les sots et les méchants, ce sont les théologiens pétrifiés dans le dogmatisme, les ascètes aberrants, les faux pontifes esclaves du verbiage, tous les tartufes d'Église et de loi. On dit souvent que Rabelais s'en prend à tout le Moyen Âge en bloc, des sinistres donjons aux cloîtres inhumains, que son rire gras est un défi à la chevalerie sentencieuse et maniérée, que son réalisme lumineux a dissipé les ténèbres, etc. C'est avouer sur le Moyen Âge une opinion un peu désuète. Il n'y a plus que les cuisines pour imaginer pareille tristesse et tant d'obscurité. Mille témoignages nous prouvent que cette

grande époque savait très bien rire et parfois d'elle-même. Rabelais n'est pas avant tout un révolté ou un anticonformiste à système. Il s'en prend à l'aberration, à la surenchère des fanatiques, à la doctrine dégénérée, aux disciplines fourvoyées, aux logomachies ineptes, à toutes les décrépitudes de la sénilité, à tout ce qui est devenu la caricature souvent odieuse d'un Moyen Âge dont il demeure pourtant imprégné jusque dans ses rébellions. On a fait de Rabelais, à tort et à travers, le porte-bannière de toutes sortes d'avant-gardes, et c'est une stupidité de le présenter comme un révolutionnaire. Il montre au contraire, pour la tradition, cette tendresse qui est le signe des réformateurs de bon aloi.

Et d'abord, qu'est-ce qu'il y a de plus traditionnel que la merde, les plaisanteries d'étron, de conchiage et de trou du cul dont toute l'enfance de Gargantua est émaillée? Parler de Rabelais m'autorise, je pense, à la rabelaiserie, et j'en profite. J'aurais l'air fin de remplacer ici les mots par des points de suspension. D'illustres sots ont fait la fine bouche et se sont pincé le nez, se refusant à chercher des bijoux sous un tel tas de bren, comme si la plupart des bijoux n'étaient embrennés. Il faut une maturité d'esprit absolument exceptionnelle pour se déclarer incapable de rire à ces choses comme on en rit à l'âge tendre, car il

n'est philosophe, ni saint, ni savant, qui n'ait été gamin, et, pour tout gamin, il n'est bon rire que de pipi caca. Quelques auteurs de notre temps manient l'ordure avec talent, mais ils la recherchent sans naïveté ni véritable tendresse, et la ramassent par esprit de système et convenance publicitaire. C'est trahir la matière. D'autres en font les éléments d'une philosophie; l'étron est transcendé, finit par se prendre au sérieux, devient obsédant, tyrannique et réduit l'auteur en esclavage. Enfin, nous avons ces maladifs ou ces truqueurs qui mettent dans le même panier, si j'ose dire, la scatologie et la pornographie, affreux mélange à la fois commercial et prétentieux, cynisme en toc, anti-conformisme indigent, psychanalyse de troisième main. La pornographie est triste et souvent sentencieuse, toujours préoccupée de se justifier, heureuse de pontifier sous les alibis du refoulement. C'est tout l'opposé de Rabelais. Il est gaulois, c'est-à-dire rien moins qu'un refoulé. Quand il hume l'odeur, avec commentaires, c'est chez lui une vertu de l'enfance. Il aurait bien honte de renier un pet. Ce rire d'enfant, cette application enfantine à prolonger le rire et à épuiser la plaisanterie, c'est la fraîcheur de Rabelais. Hé quoi! bonnes gens! qui vous meut? Qui vous poinct? Cherchez-vous une aubelière? Qu'est-ce? Ce sont cinq étrons pour vous faire une muselière.

L'aubelière est l'antidote de la sottise, et je comprends la joie du bon papa Grandgousier découvrant chez son bambin tant de native sagesse et déjà ce parfait équilibre du corps et de l'esprit qui fait la force des géants de sa race. L'éducation du jeune Gargantua est une bonne occasion pour notre pourfendeur de cuistres de moquer les systèmes avilis des théologiens et précepteurs sorbonnages, des *sophistes*, comme il dit avec prudence dans l'édition définitive, et de nous proposer son champion Ponocrates. Ce maître idéal va nous faire une saisissante démonstration de pédagogie nouvelle, comme nous en rêvons encore, active, distrayante, concrète, et, tout compte fait, pas aussi affranchie que ne le croit notre excellent précepteur d'avant-garde encore plein de routines médiévales, fêru de leçons par cœur et fidèle aux mécaniques du rabâchage. Mais Ponocrates n'en est que plus sympathique et plus vrai. Après quatre siècles d'évolution sociale, dont un et demi d'émancipation intensive, il ferait encore, aujourd'hui, le plus hardi novateur. Ayant réglé leurs comptes aux pédants poussiéreux, Rabelais s'attaque aux magistrats empêtrés dans leur funeste jargon, aux doctes imbéciles qui prennent le mot pour la science, aux clercs impotents mortifiés de formalisme. Voici maître Janotus de Bragmardo, vieux débris de scolastique, délégué par l'Univer-

sité pour réclamer les cloches de Notre-Dame que Gargantua avait cueillies au passage pour l'agrément de sa monture: *Ego sic argumentor: omnis clocha clochabilis in clocherio clochando, clochans clochativo clochare fecit clochabiliter clochantes. Parisius habet clochas. Ergo gluc.* Malgré cet *ergo gluc*, formule conclusive dans la magie des mots, le savant baratineur continue à patauger dans l'attirail verbeux de cette fameuse école tombée dans la routine desséchante et l'idolâtrie du langage. Exemple harangue qui se termine par le touchant aveu de maître Janotus convenant, après tout, qu'il n'est plus qu'un vieil imbécile. Rabelais n'est pas méchant. Rire est une aubaine, et la victime, ayant bien fait rire, mérite une indulgence. Plus tard, déçu dans ses espoirs de réforme, découragé de voir l'obstination des mauvais champions de l'Église, Rabelais laissera voir un soupçon d'amertume, mais *Gargantua* est encore plein d'optimisme et débordant de confiance.

Tandis que notre jeune géant poursuit son éducation de prince (n'oublions pas que Grandgousier est seigneur en Touraine et que tout se passe dans une atmosphère de féodalité édifiante), voici qu'éclate, au pays natal, la guerre picrocholine, gigantesque conflit de petits barons de village, échauffourée de paroisse à l'échelle homérique. Avec amour pour son terroir, avec dévotion pour

le souvenir de ses vadrouilles enfantines, Rabelais va nous décrire le cheminement des armées innombrables à travers les petits prés, les aulnays, les boqueteaux, tous les lieux-dits fidèlement nommés de sa campagne chinonaise. Les noms sont toujours là, bien vivants, et le paysage lui-même n'a guère changé, et vous pouvez vous offrir un petit pique-nique hautement circonstancié dans le même pré planté de saules, où Gargamelle souffrit d'une indigestion de tripes pendant que son mari discutait et buvait le coup avec ses voisins et amis. C'est au début de cette guerre qu'apparaît l'une des grandes figures, l'un des plus fameux compères de l'aventure rabelaisienne, Frère Jean, espèce de moine de propagande antimoinillante, vrai moine de son temps par ses authentiques travers de moine, mais pourvu de tous les caractères qui pouvaient l'opposer à la moinerie méprisante dont ce siècle était encombré. Jamais honnête homme ne fut anticlérical à meilleur droit qu'en cette époque où l'Église et ses princes, égarés dans tous les vices de la raison et des mœurs, n'étaient plus qu'un défi à la religion. Rabelais, qui s'attaque par ailleurs à l'idolâtrie papale, à la simonie, à la tyrannie des textes, nous montre ici quelques aspects familiers des empiétements monastiques, l'invasion calamiteuse des porteurs de froc. C'est le côté populaire du scandale ecclésiastique. Le moine pullu-

lant, parasite, était devenu la plaie du royaume et l'évidente justification d'une réforme dont l'Église elle-même sentait bien l'urgence. Rome alors, pour le malheur de la chrétienté, a manqué d'intelligence, de force et de vraie foi.

Ainsi Frère Jean, moine antidoté, brave, travailleur, soiffard, franc-parleur et portant son froc avec provocation, sera plus tard le parfait compère de Panurge, truand lettré, capon, démerdard et fin palabreur de bistrot. Flanqué de cette paire de copains turbulents, le bon géant restera toujours l'arbitre, le redresseur d'équilibre, le magnanime, celui qui tolère mais qui sait les limites. C'est le père de Rabelais, c'est Louis XII, c'est le preux et sage Guillaume du Bellay, c'est François I<sup>er</sup>. Le prince exemplaire. Tel nous voyons Grandgousier dans cette guerre picrocholine, monarque attentif à choisir ses conseillers et serviteurs, soucieux de ses devoirs, plein d'amour pour ses sujets, de mansuétude pour ses ennemis, de justice pour tout le monde, chevaleresque et courtois à l'ancienne mode, mais plein d'astuce aussi bien et de réalisme. Voyez-le mettre sur pied son armée modèle (admirable texte de critique militaire), l'équiper en tacticien moderne et la conduire en grand stratège, après avoir épuisé toutes les ressources de la conciliation et de la négociation avec ce Picrochole qu'il ne peut se résoudre à vraiment haïr, tant il avait foi



dans l'amitié de son voisin. Picrochole, traître à l'amitié, va-t-en-guerre bilieux, despote obtus ivre de prouesses, imbécile à la merci des flatteurs, frappé du délire de puissance et de domination, va s'attaquer à l'univers, et il faut observer que son affaire commence bien. C'est l'ennui des Picrocholes ; ils ont toujours la première manche et, le temps qu'elle dure, on le sent passer. Tout leur réussit pour commencer, même la peste. Cas merveilleux, dit Rabelais : *car les curéz, vicaires, prescheurs, médecins, chirurgiens et apothicaires qui alloient visiter, penser, guerir, prescher et admonester les malades estoient tous morts de l'infection et ces diables pilleurs et meurtriers oncques n'y prindrent mal. D'où vient cela, Messieurs ? Pensez-y, je vous pry.* Rabelais nous prend toujours à témoin et vous êtes, vérolé ou non, son ami toujours présent et précieux. Il ne parle pas sur les cimes mais paye sa tournée, raconte son histoire, vous lance un clin d'œil et s'informe si vous vous rendez bien compte de la vitesse du vent.

Qui est ce Picrochole ? Sans doute l'authentique seigneur de Lerné, Gaucher de Sainte-Marthe, qui eut un long procès avec le père de Rabelais pour une querelle de pêcheries en Loire. Mais il est aussi Charles le Téméraire et, plus encore, Charles Quint. Les allusions à la maison d'Espagne sont facilement entendues par le public du

temps. Mais peu importe, le type est éternel et le progrès ne nous en a pas délivrés. Et puisque nous sommes invités à sugcer la substantificque moelle, qui nous empêche aujourd'hui de prêter à l'État le harnois picrocholin? Il va de soi que le glorieux boute-feu et dangereux hurluberlu, abandonné par ses généraux comme il se doit, essuie en fin de compte une raclée à la mesure de ses ambitions. Nous assistons au triomphe de Gargantua sous la haute direction du paternel, adorable vieillard, héros comme on les aime, que la guerre vient toujours surprendre au coin du feu, « se chauffant les couilles en famille et racontant des histoires du temps jadis ». Amis et ennemis seront traités avec une édifiante générosité, où nous reconnaissons à la fois l'humaniste féru de Plutarque et le féodal imprégné de roman chevaleresque. Chacun des valeureux compagnons ayant reçu large prix de ses services, reste à pourvoir Frère Jean, le héros de la campagne. On lui construira une abbaye à son goût, qui sera l'abbaye de Thélème. La description de l'édifice nous est donnée avec la minutie passionnée d'un amateur d'art tout ébloui par le renouveau de son siècle. Le plan, l'orientation, les matériaux, les aménagements intérieurs, la décoration, les communs, les jardins et leurs agréments, tout est si parfaitement projeté que les architectes nous ont proposé la fidèle maquette de ce haut

lieu du génie rabelaisien. Quant à la règle de ce monastère impossible et délicieux, vous la lirez tout à l'heure. C'est un mélange de casino, de phalanstère fouriériste, de centre national d'éducation physique pour les deux sexes, de villégiature aristocratique, d'université de luxe, d'institution de cocagne pour l'élite introuvable et de parc d'attractions distinguées, mais nullement cette espèce de sinécure bordelière et de capharnaüm licencieux que s'imaginent les rabelaisiens de mauvais aloi. N'oubliez pas que chacun des neuf mille trois cent trente-trois appartements de l'abbaye est pourvu d'un oratoire, que les unions entre pensionnaires sont célébrées à leur départ de l'abbaye, et que *les Thélémites si bien avoient vescu à Thèlème en dévotion* (dévouement) *et amitié, encore mieux la continuaient-ils en mariage*. Nulle part Rabelais ne fait la moindre allusion à quelque débauche que ce soit ; nous le voyons, au contraire, emporté sur les sommets exquis de la vertu thélémique ; il se fait lyrique, idyllique, chaste et distingué ; le séjour abbatial (sans abbé, d'ailleurs), tout imprégné de sérénité luxueuse, est littéralement impeccable. Les vieilles histoires de chevalerie dont fut bercée son enfance prennent leur revanche à tel point que, chose imprévue, nous voyons un Rabelais féministe. Et, si vous restez surpris qu'une pareille cité livrée à l'anarchie demeure indéfectiblement

exemplaire, rappelez-vous que le *Fay ce que voudras*, gravé au fronton de l'abbaye, est une devise réservée aux personnes bien élevées. Rabelais a grand soin de le préciser, c'est très important pour comprendre Thélème et Rabelais tout entier. *Les gens libères, dit-il, bien nés, bien instructz, conversans en compaignies honnestes, ont par nature un instinct et aiguillon, qui toujours les poulse à faicts vertueux et retire le vice, lequel ils nommaient honneur.*

En somme, partis du plus charmant des torcheculs, nous arrivons à la plus édifiante des sociétés, et la force du récit est telle que nous acquiesçons à tout, de grand cœur et pleine confiance. C'est le génie de son style parlé ; nous partageons avec lui ses rires, ses esclaffements, ses colères, ses sourires, ses attendrissements et ses chimères. Il est saoulant comme un commis voyageur de génie ; il nous prend par le revers du pourpoint, c'est un ami, c'est l'ami des hommes, et, pour peu qu'il sente l'amitié du convive, pour peu qu'il nous voie répondre à ses premières boutades, il ne nous lâche pas avant d'avoir vidé le fond de sa besace, dégoisé son trésor de science, d'expérience et de gai savoir. Tout est digne de son amour et de sa curiosité : Démosthène et les fouaciers, le philosophe et le thiéracleur, le bûcheron, Jules César, le tour de main du fabricant d'arbalètes et le principe d'Archimède, Platon et le braconnier. D'ail-